

Dans le salon dans lequel il reçoit ses invités, par pudeur, le coeur préfère montrer à ses hôtes ce qui fait briller plus l'oeil que la pensée.

Avant de leur servir les entremets les plus parfumés, les vins les plus enivrants, et les légumes les plus saisonniers, il leur lit une sélection de poèmes rimant par paires et des musiques vibrant dans des rapports inférieurs à cinq. Le repas peut commencer, et ne s'interrompra pas avant que le coeur n'ait exposé les plus profondes observations qu'il n'ait faite dans la journée, selon l'intérêt de chacun, et tiré l'intégralité des principes qui en découlent, des plus naturels aux plus complexes selon la familiarité que chacun possède avec les différentes logiques réelles et imaginaires. Quand l'heure est trop tardive, s'ils sont trop repus ou simplement trop à l'aise, il invite ses hôtes à s'endormir ; par politesse, et par respect pour leur fatigue de la vie, il s'excuse de les faire s'allonger dans les plumes les plus soyeuses, et choisit de les coucher dans des draps blancs. Il leur tisse pour couvertures des parures lointaines dont le sens véritable, incantation païenne, hécatombes, représentation de guerres meurtrières ou danse de fertilité frénétique, prévaut moins que leur origine, présumée mais lointaine.

Les motifs, les icônes et autres runes antiques qui les recouvrent font référence aux temps légendaires, les causes se rapportent aux effets les plus mythiques, les raisons les plus intelligibles et les sentiments les plus nobles. Son palais est tissé selon le plan le plus géométrique, ses murs peints les couleurs les plus chatoyantes, sa vérité l'authenticité la plus sincère.

Il est une cité dont l'aura religieuse sur son temps fut infinie. Elle est située dans une plaine riche, fertile en toutes céréales. Ses sols sont sucrés par tous les fruits, entre un fleuve plus large qu'une forêt et une forêt plus profonde qu'une mer. La cité prospère depuis qu'il existe des mémoires pour faire des récits, et pourtant, personne ne l'a jamais dirigé. Aucun roi n'a pu s'inscrire dans ses registres, et actuellement personne n'y fait autorité. Comment ont pu s'élever dans cet endroit les murailles les plus élégantes, les tours les plus belles, si personne n'y a appliqué une volonté, si aucun fondateur n'y a enfanté son peuple?

Cette place est pourtant véridique, et il ne faut pas croire qu'un dessin trop parfait ou trop caricaturale n'est autre que la maladresse d'un conteur à l'imagination trop pauvre. La seule indulgence qu'il pourrait revendiquer est qu'il est difficile de tirer la moindre information de ce pays, car ceux qui y sont allés n'en parlent jamais. Personne qui n'y a fait voyage ne peut deviner en quoi consiste la religion qui est le ciment démocratique de la cité.

Il ne faut pas croire non plus que des dessins moins lumineux n'ont pas leur place. Il existe aussi

Pour parvenir jusque-là, il faut nécessairement faire un long voyage, quelqu'en soit le point de départ. Anoy a fait ce long voyage, dont les histoires ne sont pas belles à raconter, et que son cœur évite. On dit que les voyages forment la jeunesse, mais pas celle-ci.

Son voyage lui a appris à se méfier. Son cœur est maintenant habité par un Inconnu qui y a élu domicile. Il règne d'une main de fer sur son âme, et lui impose le silence. Pourtant, Anoy est dorénavant sur le bon chemin. Tout le monde lui indique la même direction, et il est peu probable que tous se trompent.

Comment dépeindre en une seule image la foule de sentiments négatifs qui peuplent une âme perdue au milieu d'une pègre qui l'ignore ? Cet énième taudis, le centième qu'il traversait en autant de jours, était encore plus pauvre que les premiers qu'il avait traversé et qui avait choqué sa naïveté d'alors. Dans celui-ci, on s'éclairait encore à l'huile, bouffissant les rues d'une lueur végétale permettant avec peine même à ceux qui avaient mémoire des lieux à se repérer et d'une odeur qui se mêlait aux effluves de gras et d'alcool que consommaient les quelques truands qui s'ignoraient encore debouts à cette heure de la nuit. Ils guidaient Anoy à travers la matière de leurs ruelles dans une langue brutale, à l'inimitié naturelle, contre menu monnaie ou autres propositions moins décentes. Parfois, ils l'envoyaient simplement paître dans quelques insultes, qu'Anoy, qui avait appris à l'école le modèle linguistique de la région, comprenaient sans avoir jamais appris. Souvent, il plissait ses oreilles pour tirer la substance acoustique originale de ces borborigmes, mais au final, il ne s'attardait jamais trop avec ce genre de personnes, et prenait un chemin que le seul hasard avait décidé.

Malgré l'état pitoyable de ses vêtements, son port et sa démarche altière qui s'était transformé par la fatigue en un pas de bourré et son accent étrange, quelque chose faisait qu'Anoy n'était pas couleur locale. C'était surtout son grand arc, qui attirait le regard amusé des enfants qui se réveillaient par magie à la vision des abondantes flèches qu'il transportait dans son dos, qui le distinguaient. Des vieillards qui devaient maintenant recoucher les bambins, il tirait les informations les plus certaines. Les femmes étaient aussi grossières que les hommes, mais quelques unes tentaient parfois, pour l'aider, d'articuler quelques mots dans ce qu'elle devinait être sa langue, et il fut étonné de voir qu'il pouvait déclencher même dans ces endroits sans éducation une discussion qui se voulait érudite sur telle conjugaison ou tel usage. Par ailleurs, ces conseils étaient rarement utiles, si ce n'est à éveiller lentement un sentiment de jalousie dans tout le quartier, proportionnel au désir que peut susciter un étranger jeune et sans défense.

Après une dizaine de zig-zags, il se vit offrir un lit par une femme

qu'il avait croisé une heure auparavant à l'endroit duquel il avait fini par retourner. Quelques minutes plus tard, il se retrouvait au milieu de nulle part après avoir couru pour semer un mari jaloux qui n'avait aucun sens du partage, et il trébucha sur une petite statuette assez grosse, de la taille de la main, qui gisait dans la boue. C'était un petit enfant ailé au sexe disproportionné et hilare. Il tendait sans pudeur ses fesses aux yeux d'Anoy. Rien ne le rendait moins enfantin. D'abord un peu écoeuré par les atouts d'un tel fétiche, Anoy finit par remarquer la qualité de la finition de l'objet dont l'artisan local qui avait dû le produire ne pouvait vraisemblablement que s'enorgueillir. La peinture notamment, rendait sa biologie provocante presque réaliste, et le travail de texture rendait à merveille les émotions de la statuette qui arrivait presque à transmettre sa joie. Sur le socle d'icelle, était gravé une phrase salace, qu'Anoy n'était capable de déchiffrer qu'après son séjour intense dans l'arrière-boutique de la langue du pays : "la raie dans le fion".

Elle semblait se moquer de quelque chose, afficher un certain mépris pour ceux qui le trouvaient, peut-être. Sa main gauche tenait son ventre, mais son bras droit tendait le doigt dans une direction. Au bout d'un certain temps, Anoy remarqua qu'il pointait toujours le même endroit, changeant même de bras si on s'amusait à le tourner. Etonné sans se formaliser, Anoy s'amusa de ce signe du destin. L'automate ne pouvait pas être un moins bon guide que ses derniers interlocuteurs; tout en le serrant, il marche à bon pas sur le chemin de la rédemption.

Les nombreuses nuits à dormir mal, dans un endroit inconfortable, entre une nature inhospitalière et une société dangeureuse, les bas-fonds, les taudis et ses habitants au visage buriné ou les campagnes avec son lot d'odeurs putrides, qui lui ont donné un torticolis et une nausée qui ne disparaissent pas depuis deux mois, qui ont formé un quotidien repoussant les limites toujours plus au bord de la maladie, il l'espère achevé maintenant qu'il arrive à son but. Les images fatigantes des nuits passées ne valent pas d'être remémorées, mais il est douloureux de se mutiler volontairement d'une partie de sa vie. N'y a-t-il rien à garder de ces errances dans ses bas-fonds,

dans ces mondes parallèles qu'ils frôlaient sans le savoir durant son enfance ? Ne peut-il pas trouver une issue au labyrinthe de valeurs ésotériques que ces gens lui ont montré en étant eux-mêmes ?

Anoy avait vécu dans un isolement terrible depuis trois mois maintenant. L'accumulation de rencontres de ces derniers temps avaient fini de le dégoûter du commerce social. Doit-il regretter cette vie privée de sens et de saveur ? C'est la question qui liquéfie son crâne et le fait bouillir d'une colère interdite. L'esprit en purée, il se caresse avec rage le front pour soutenir cette pensée intolérable. Les quelques passants qu'il rencontre n'ont plus l'air de le remarquer, ni de se soucier de lui. La nuit avançant elle aussi d'un pas certain, les passants s'égrainaient de plus en plus le long des rues. Plus il emprunte de rues nouvelles et plus l'odeur s'estompé, plus les gens l'évitent. Cette bouillie, son cerveau, trouve de plus en plus de place pour s'exprimer et en certains endroits, elle le pique. Elle est la pointe, si aiguisée qu'elle en est invisible, d'une épée qui le transperce dans tous les endroits secrets du corps, et que tout le monde feint de ne pas voir.

Au-dessus des petites bâtisses et des échoppes closes des reflets dorés qui s'échappent dans le ciel. Au loin, les palais royaux sont indiqués par la couleur qu'ils impriment sur le ciel, et pas le contraire.

La matière architecturale se transforme, ce qui indiqua à Anoy qu'il était sur le bon chemin. Le torchis sommaire devient plus lisse, plus formé, plus alambiqué aussi, des minerais inconnus remplacent la noble boue des sous-villes. Toujours poursuivi par la même nausée, il bouge la tête à gauche, il bouge la tête à droite, au rythme de ses pas qui battent les premières pierres des premiers pavages des premières places. Endormi, le gardien de la première enceinte se contenta d'un coup d'oeil méprisant sur l'accoutrement exotique d'Anoy. Il fit mine d'être endormi quand Anoy exprima son souhait de pénétrer l'enceinte principale de la ville.

A ce moment, cachée non loin, une petite voix se fit entendre, qui appelait l'inconnu.

– Où vas-tu ?

Anoy se contenta d'indiquer du regard quelques reflets dorés sur les nuages.

– Penses-tu pouvoir y arriver ?

– Je ne veux pas penser.

La créature était tapie dans l'ombre, ou plutôt, son corps formait l'ombre dans laquelle son esprit trouvait à se cacher. Rapidement, la créature se déplaça pour indiquer une petite porte dérobée à à peine une centaine de mètres. Elle y fila en un éclair. La créature avait des airs de gros chat sans corps. Toujours sous l'oeil endormi du gardien, la créature tendit une main invisible.

– Je me contenterai d'une taxe minimale sur l'ensemble de ta misère.

Encore un illuminé, se murmura le gardien, qui observait Anoy chercher longuement dans sa poche et sortir l'étrange statuette qu'il venait de trouver. La créature se contenta de la lui rendre, et disparut d'un bond. étonné de cette mansuétude, Anoy attendit le retour de la créature un temps, puis remit la statuette dans sa poche. Du bout des doigts, il entrouvrit la porte qui laissait s'échapper un halo doré. Il se courba pour pousser la petite porte qui était plus

étroite qu'il ne lui avait semblé d'emblée. En observant avec soin l'ouverture, il comprit qu'il ne pourrait la passer sans se mettre à terre. Il détacha de son torse son arc et réussit à passer les épaules, au moment où la voix se fit réentendre. Elle tirait ses vêtements avec un air désolé, mais des yeux menaçants.

– Laisse moi te débarasser de ce qui t'encombre.

Des mains qui tiraient ses vêtements sortirent des griffes qui menaçaient la chair. Par réflexe, Anoy tira sa cape qui fut lacérée.

S'étant libéré, Anoy vit le dépit de la créature. Anoy regarda son arc, et décida qu'il ne lui serait plus d'aucune utilité pour la suite, et il le donna gracieusement à la créature.

La petite porte donnait sur un court corridor au bout duquel le halo doré entraperçu ondulait encore. Les flèches qu'il avait gardés dans son carquois frottaient en chuintant contre les murs. Derrière lui, la porte que la créature n'avait pas refermée fit résonner quelques cris d'oiseaux nocturnes. Cet espace confiné et sombre rappela à Anoy quelques nuits à la belle étoile qu'il avait passé terré dans des champs qu'il désertait au petit matin, de peur que les paysans du coin ne le trouvassent endormi au milieu des maïs ou des blés. Puis, Anoy sent une puissante odeur de moisissure se dégager du premier virage qu'il prend. Cette mixture de viande, de chair et d'épice, est forte et puissante, mais pas désagréable, comme une odeur qui rôtirait de plus en plus sans jamais brûler. Les paysages qui ont accompagné ses longues marches de ces trois derniers mois se rappellent et s'effacent. Le souvenir du ciel immense au-dessus de lui dont il tentait de fuir la froideur s'évapore ; les nuits à la belle étoile au silence menaçant, la douceur feuillue d'une ligne de crête remuant au vent, et l'harmonie du va-et-vient d'une forêt lui sont maintenant rendues transparentes par la lumière hypnotique qui se dégage au bout du tunnel. Dans une Pressant son pas contraint dans ce petit corridor, ses rêveries sont soudainement recouvertes par une giclée violente.

Anoy éternue en rejetant une poudre multicolore. Il vient de recevoir sur la tête un mélange de matière molle et odorante ; une échoppe, dont les cuisines recrachent par paquet entiers ses victuailles invendus, trop cuites ou fermentées dans les égoûts dont sort

— Chaud devant, gardez moi les meilleurs morceaux, et jetez les entrailles avec la soupe !

Alors qu'il se précipite hors de son trou avant de se faire ébouillanter, il tombe nez à nez avec un petit singe couvert d'un chapeau gigantesque et pointu, qui ne s'étonne nullement de la présence inopinée d'un grand brun encapé, portant carquois en recouvert de nourriture. Il déversa prestement sa bouilloire, et retourna assister une cohorte d'autres singes découpant ciboule, farcissant vollaile et sucraient fraises par dizaine dans les moindre recoins. Anoy était arrivé dans une cuisine en pleine activité, dont on voyait par une



porte qu'elle servait à nourrir une assemblée de citoyens affamés. De l'ouverture de la porte se dégagea un mélange incompréhensible de sons et d'odeurs qui couvrit celles déjà présentes dans la cuisine, ainsi qu'un cuisinier, qui, avant de sauter pour réceptionner en vol une casserole dont le contenu se mettait à buller, voyant Anoy, finit par dire :

— Tu es là pour te reposer ?

— Non, non, pas du tout. Malgré l'incongruité de la questions, Anoy avait répondu ce qui lui semblait le plus approprié et le moins rempli d'émotions.

— Qui es-tu, alors ? On est là pour se reposer, alors, si tu as envie de plomber l'ambiance en te concentrant là, planté comme une statue, passe ton chemin !

Et le cuisinier barbu de se jeter sur un évier rempli à ras bord de fonte et de graisse pour se mettre à gratter énergiquement et faire le plus de mousse possible, en envoyant Anoy directement à la sortie d'un coup de pied énergique dans les fesses.

La salle à manger Peinte à la gouache, la ville florissante crache son pollen au visage d'Anoy. Un petit vertige saisit ce dernier qui ne parvient plus à distinguer aucun tracé. Les couleurs des bâtiments se chevauchent les unes aux autres, . Les noms d'échoppes, les écussons et les emblèmes, toutes ces marques qui délimitent un espace public et un espace privé, ont disparu dans une explosion de forme sans fond, sans silhouette. Tout indique que l'on est dedans. A l'intérieur.

C'est jour de fête ? On lui répond que c'est simplement jour de congé,

La lune dardait plus fort ses rayons qu'une épaisse couverture de nuages filtre. Pourtant, la majorité de la lumière provient non plus d'en-haut, mais d'ici-bas. Le toit céleste se rapproche et forme un épais brouillard qui darde sous le rayon de ses soleils terrestres. Tout entier dans cette nouvelle entrée au monde, Anoy ouvre les yeux avec une grande souplesse, car l'heure avancée de la nuit n'empêche pas la ville de s'agiter encore, au contraire, et pour se mouvoir dans la foule qui s'agrandit au fur et à mesure que le brouillard s'épaissit, Anoy est contraint de se contortionner, d'éviter les uns, les autres, d'esquisser des pas chaloupés. Lui qui avait perdu sa démarche natale, le voilà qui danse sous la contrainte. Contrairement aux faubourgs, la méfiance des habitants du centre est transformée en joie, informe et sans but apparent. Cette bienveillance donne espoir à Anoy. Le plein total est par essence unique, et tout vient s'entasser.

La musique qui emplit le paysage trace des chemins de danse qu'empruntent une jeunesse dans laquelle Anoy ne reconnaît rien de ce qu'il a vécu. Les gens crient, rigolent en rythme, s'exclament en chœur, se répondent par contre chant et s'embrassent en accord parfait. Pourtant, il comprend assez vite que cette joie ne laisse que peu de place à l'étranger.

Personne ne semble le voir, et même son enveloppe physique ne semble un obstacle à personne. Il est bousculé, confondu, emporté dans des rondes qu'il tente de quitter aussitôt, en vain. La langue s'est dissoute en musique, et le sens une pure émanation d'harmonie. Les rues

Un badaud lui tend une choppe d'un breuvage acide et sucré, dont seuls les deux premières gorgées atteignent son gosier avant de finir dans la main d'un singe qui sautillent d'épaule en épaule. Même ses grognements, ses demandes répétés pour se frayer un chemin, sont intégrés aussitôt dans un nouveau jeu dont tous se réjouissent. Son accent est imité, devient aussitôt un nouveau mode vocale, son accoutrement qu'autant les hommes que les femmes tentent de lui arracher, une nouvelle mode vestimentaire.

Dans son étalement, son gaspillage constant d'énergie, l'individu dissout ne peut s'inscrire qu'en faisant partie de la culture locale.

L'étranger en tant qu'étranger ne peut qu'être condamné à s'y dissoudre, ou à ne pouvoir pénétrer.

Au loin, il devine les lignes hexagonales et les polyèdres des motifs héraldiques. La beauté de ce nouveau paysage pieux ne s'inscrit même pas dans sa tête. Ces nourrices paraissaient chaudes vues de loin, elles sont belles vues de près mais leur contact ne reçoit pas l'étranger, qui souffre intérieurement de ce dédain.

Soudain, un doute le saisit à la vue des premières marques du sacré que dispense au tout-venant depuis son coeur la ville. Il comprend et redoute qu'en pénétrant à cet horaire indécent, il n'y eut pas de place pour lui. Anoy s'arrête. Que lui reste-t-il à faire ? A-t-il le choix de reculer ? Derrière lui, quelques badauds semblent avoir aperçu son physique différent. Quelle bonne question doit-il poser ? Il avait fui les vices, mais il manquait encore de vertu.

Anoy se met à hésiter. La nuit n'est pas calme, le vent souffle froidement. En ville, aucune végétation ne permet de dire ce que la peau ressent.

Seuls les regards de la rotule dictent le temps. C'est la cinglance des pensées qu'elle couvre d'une vue vénérable, tant d'églises et de palais, autant de mères nourricières qu'il en faudrait pour nourrir mille peuples. Quelques murmures arrivent à ses oreilles, Anoy quitte les faubourgs et décide de fuir vers les places centrales. Les enceintes impressionnantes qui gardent des secrets succèdent aux rues banales qui tentent de montrer ce qu'elles n'ont pas.

Elle est trop lourde: il baisse les yeux dans ses larmes et il plie les genoux, au milieu de la place. Il reste quelques minutes vide, en détresse, au milieu de la pierre blanche que la nuit rend grise. Personne ne le voit dans son désert. Et puis, il entend le ciel gronder. Quelques fines gouttes s'attardent pour lui remonter le moral. Il relève son chef et ses yeux humides mouillent les nuages. Mais bientôt, le vent le chasse, et il n'a plus le choix que de se battre contre l'avant qui le refuse et l'arrière qui le repousse.

Sa cape trouée se plaque fortement contre son corps comme une femme qu'il quitte. Il marche près des colonnes d'Aphrodite qui se dressent à ses côtés, à l'abri de laquelle il arrive presque en rampant.

Il caresse une colonne qui s'élève de la nuit pourtant. La bandaison de son arc frotte sa jambe lorsque sa main appuie sur la pâleur de la pierre et elle marque sa cuisse avec vigueur. Il pousse un léger râle qui ne s'oublie dans la musique de la ville.

Il attend un peu avant d'aller plus avant et il pose son dos contre les courbes religieuses de l'édifice. Cet endroit qui ne dit pas bienvenu le rend maussade. Le but de son voyage n'est plus clair. Il tente de se rappeler les mots qu'avait prononcé l'étranger avant qu'il ne reparte avec son cheval et sa charette, mais il a erré trop longtemps avant de parvenir jusqu'ici. Dans un temps perdu et lourd qui l'a estompé dans le néant qu'emporte dans une bourrasque nouvelle, un coup de vent terrible le gifle. Le ciel regronde. Des gouttes recouvrent ses cils et s'engouffrent dans ses habits, terriblement froides, dans les trous du tissu. Anoy tente de recouvrir ses interstices, mais il perd à ce jeu de vitesse. Il se met à tousser et s'étourdit en tentant d'éviter la pluie.

D'autres gouttes, plus lourdes et moins naïves, viennent s'abattre. Il les sent sur la pointe de son nez, comme un rhume. Par on ne sait quel tour, les gouttes finirent par trouver le moyen de contourner les premières colonnes de l'entrée du temple, et contraignent Anoy à se réfugier jusqu'au pied de la porte, solidement fermée et humide sous le poids de son carquois qui se vide de l'eau qui l'avait pénétré. Il n'avait pas senti son coeur battre depuis longtemps. Ce souffle nouveau emplit tous les espaces de son corps. Cette joie nouvelle lui est inconnue.

Il se souvint alors de la phrase du conducteur. "Les méchants sont ceux qui regrettent d'avoir vécu lorsque la mort se présente."

Il crut sentir quelque chose remuer dans sa poche. Ses vêtements gonflèrent par la bourrasque lorsqu'il fut gagné par un second souffle qui le souleva et le fit trébucher. La porte du temple lâcha avec grand fracas, le contraignant à y pénétrer malgré sa réticence. A. ne put la refermer, et le souffle éteignit toutes les lampes. Guidé par la seule lumière de la nuit, A. trouva une infractuosité dans laquelle, malgré les efforts redoublés du vent qui faisait tomber nombre d'objets saints, la tempête n'arriva pas à pénétrer. Ici, gagné par le froid, il combattit l'effroi en tentant de se référer à quelques divinités qui lui étaient inconnus, mais dont il aperçut le regard des statues derrière lui.

Cette pluie absurde qui valse jusqu'à la nausée était la volonté de son père, il en était persuadé. Les pouvoirs de ce dernier étaient immenses, et il était peu de choses qui ne sembla incroyable à l'ordinaire qu'il ne pût accomplir. A. tentait de le fuir, mais il était là, toujours présent et pur, flottant dans l'air, nulle part et potentiellement partout. A. désespérait de trouver un jour un moyen de le semer. Se rendre malade, il y arriverait un jour, et déjà il sentait qu'il ne se mouvait plus aussi gracieusement qu'avant la fuite. Si son père parvenait à le pousser au bord de l'épuisement, s'il le réduisait au repos, A. n'aurait plus d'autre choix que de revenir sous son joug. Il tentait bien de se cacher mais il finirait bien un jour ou l'autre par être retrouvé. Il ne pourrait le fuir indéfiniment.

Seule la mort semblait pouvoir échapper à cette puissance paternelle despotique. Enlever à son père cette possession. Pourtant, au milieu du chemin, A. se rattacha à une autre idée. Il réfléchit à trouver un autre protecteur, qu'il penserait aussi puissant.

Seule la religion pouvait peser dans la balance de cette vie fragile. La pensée du suicide aurait effleuré quelqu'un d'autre, plutôt qu'une fuite incertaine dans les voies sacrées, et le détachement de l'âme de l'enveloppe du corps était un projet plus doux que cette difficile rédemption à laquelle se rattachait maintenant A. L'idée de suivre une voie religieuse avait moins d'éclat que de retrouver les paysages mythiques du vide éternel. Mais l'esprit de A. était gardé par un Inconnu qui empêchait quelque idée que ce soit de pénétrer

la chambre de ses pensées. Même les délices infinies de la mort s'y voyaient refuser l'entrée. La seule mort qui lui paraissait digne était celle de l'ennui, celle qui fuyait au lieu de le divertir. Elle devait le surprendre ; c'était peut-être la dernière chose qui avait ce pouvoir, et il ne voulait pas gâcher cela en la précipitant.

La religion était le garant de l'ennui à ses yeux. Mais il était une raison cent fois plus valable encore à ce refus de mourir par suicide. C'est qu'il est interdit aux gens de son espèce de le commettre. A. faisait partie d'une famille âpre dont il n'était pas clair qu'elle fût un regroupement de personnes ou une race à part entière. Cette famille était régi par un code très strict qui échappait aux conventions extérieures. Cette engeance formaient depuis toujours leur propre bon sens, au détriment de celui des bonnes gens. Cette grande famille n'était pas grande, mais ne se connaissaient pas, dispersés disproportionnellement à leur nombre aux quatre coins du monde.

Il leur était aussi interdit de montrer leurs émotions aux personnes extérieures à leur famille. Comme des Titans, ils étaient en société impassibles. Ils formaient habituellement les hommes de l'ombre des différentes sphères politiques, car il était impossible de deviner leurs pensées ; les politiques les craignaient quand ils apprenaient qu'ils avaient à les affronter.

Le vent finit par se rendre moins glaçant. La fatigue gagna la tempête. Aux espèces ludiques de drapées et aux attaques de couleurs foudroyantes sur ses vêtements, le silence imposa sa paume sur les paupières de la nuit. A. fut frigorifié lorsque le mouvement des particules qui le berçait s'arrêta. Comme un voleur qui découvre que la chambre qu'il pénètre est en fait vide, la tempête battait en lui l'espoir dans lequel la contemplation de ce plein spectacle le maintenait, mais, comme les gouttes s'assagissent et terminent leur histoire, les trous de l'espace sautent à ces yeux. Les vestibules peuvent se découvrir tandis que le raffut climatique s'estompe. Il voit les dessins géométriques déjà aperçues sur les bâtiments extérieurs, des représentations de Divinités qu'il lui étaient inconnus. Lentement, en touchant le moins possible au silence qui s'est soudain établi, il ressort vers la pierre mouillée de la ville.

A côté du temple, dans une infractuosit , alors qu'il s'essuyait le visage avec sa cape en faisant détrempé ses vêtements et qu'il se d froqua discrètement, il sentit

////

Alors qu'il n'est plus contraint de rester ici, A. savoure le chant du vent, puis, dans ce qu'il croit être une tr ve, une voix intérieure qui le plonge dans le temple.

Le petit enfant de la statuette s'excava de la poche, et secoua ses petites ailes desquelles s'échappèrent dix étincelles. A. eut un choc modéré à ce spectacle, tout étonnant qu'il fut. Mais, quand les dix étincelles se posèrent sur chacun des doigts de A., en sentant la chaleur vive et pénétrante de ses petites étincelles qui remontèrent droit dans sa colonne vertébrale, il n'eut d'autre réflexe que d'attraper la fée dans ses mains, comme saisi d'un désir incontrôlable. Il eut la chair de poule, de chaleur et d'émotion en attrapant jusqu'à la brûlure la fée, qui, terrifiée de se retrouver dans des mains sales et trempées, finit par devenir insupportablement électrique. A. détacha ses mains et laissa s'échapper l'être féérique qui n'était autre que la petite statuette qu'il avait ramassé tout à l'heure. Il revit le sexe énorme de la fée s'enfuir pendant et laissant derrière lui une pluie d'étoiles délicieusement brûlante. Le voyant appeuré et hors d'atteinte, A. agitait ses bras en vain pour retenir la fée qui lui échappait. Ses étincelles furent de plus en plus brûlantes. La fée qui tournoya en hésitant de prime abord prit de la hauteur. Avec grand calme, les mots sortirent de la bouche de A. sans qu'il ne remarqua qu'ils étaient les premiers mots qu'il prononçait depuis des jours dans sa langue natale : "S'il vous plaît, restez".

Surpris par la grâce de la voix de cet hôte inconnu, l'enfant au sexe démesuré suspendit son envol. D'une voix inarticulée de bébé, l'être féérique prononça ces paroles : "Mévier inconnus, quand pouboir me faire fortir rêbe de pierre." "Je suis désolé, je n'ai pas fait exprès de te sortir de ton sommeil, petit enfant."

A l'écoute de ces mots, l'être féérique se mit à dégager une lumière rouge intense qui éclaira le temple jusqu'à son toit infini. "Ne fuis pas un enfant !" se mit à rugir l'être dont la voix prit un timbre des plus virils.

L'explosion de colère de l'être féérique dégagait une chaleur incroyable. Chacune des chairs de A. se sentirent comme fondre dans un frisson. De sa peau qui sécha en une seconde à ses os fatigués par de longues errances, au bord de la rupture, qui s'étaient solidifiés soudainement, ses vicères pâteuses étaient devenues plus légères, et sa faim, sa soif, ses maux en tout genre, s'évaporèrent d'un seul



coup. Le choc de son crâne contre le sol ne laissa qu'un bruit sourd se répandre dans l'obscurité qui regagnait avec parcimonie le temple.

Couché, l'être féérique bondit sur A. et se plaça à quelques centimètres de son visage. Devant le spectacle du pénis énorme de la fée, A. détourna le visage, mais cette dernière ramena son visage en face d'elle et lui dit, une main sur son menton et une autre soutenant son engin énorme autour de sa taille :

– Toi quitter ton pays ?

La question surprit A. La fée, qui avait repris sa voix d'enfant, reposa sa question:

– Pour quoi vouloir quitter pays ?

– Que... que signifies-tu par là ?

En posant cette question, A. remarqua que la poitrine de l'être féérique commençait lentement à acquérir une opulence qui chatouillait son nez. Au grossissement de sa poitrine avait correspondu un net rétrécissement de l'appendice que le bébé volant, de plus en plus féminin, ne tenait maintenant plus, mais qui restait à distance respectable. Avec sa main libérée, la fée tira une mèche de A :

– Pas faire l'idiot !

Chaque fois que la créature le touchait, toujours cette violence remplissait A d'un bien-être incroyable qu'il voulait faire durer encore malgré l'évident écoeurement qu'il ressentait au contact d'une créature pansexuelle.

– Qui êtes-vous ? Vous êtes une créature de mon père ? Que me voulez-vous ?

– Non ! Fuis Péluvin, et agis moi-même. Fi tu beux aide, ftop queftions ftupidés.

– Pour quelles raisons exactement voudriez-vous m'aider ? Nous n'avons jamais été présentés à ce qu'il me semble.

Les seins de Péluvin grossissaient encore et ce qui était un face-à-face entre eux finit par être recouvert de deux ballons gigantesques que Péluvin tentait vainement d'écarter:

– Dépêfe toi, pas temps ! Ftop réffléfir : Dire pourquoi quitter pays ?

La méfiance naturelle de A. l'empêchait de le dire.

– C'est un monde de désolation que celui de l'incertitude. Rien n'y pousse, et on s'y assèche au dernier degré.

Pas décontenancée une seconde par l'aspect cryptique de la réponse elfique de A. la fée rebondit :

– Quel âge as-tu ?

– Je l'ignore

– Vrai? Beux faboir? Péluvin peut toi dire.

– Non merci

A. tenta à nouveau d'attraper la fée, mais cette dernière se retransforma en statuette brutalement aux derniers mots de A. Du néant, une voix nettement plus féminine se répandit hors de la statuette.

– il n'est rien qui pourra te rendre la grâce de ta jeunesse ?

– Je crains bien que non.

La fée durcit dans le même mouvement le coeur de A. qui se recontracta, et oublia quasi instantanément la sensation que l'être féérique lui avait procuré. La colère de A. s'en trouva redoublée, et ses vêtements redevinrent humides sous le coup de son émotion.

Un rayon pénétra lentement dans le temple. Il hésita avant de se refléter sur un calice renversé. D'une de ses fendures, de laquelle suintait la nuit écoulée, le rayon ruissela ensuite jusqu'à la dorure d'un cadre. Le tableau représentait une femme se baignant. Le rayon plongea dans la peinture gardée par la statue d'un chien immense au regard surplombant et perpendiculaire, la mer peinte immobile se mit à onduler dans le reflet bien réel de l'humidité du temple, dont le sol était entier recouvert d'une pellicule humide du souvenir de la nuit. L'oeil sans émotion du chien s'éclaircit d'un deuxième rayon de lumière finement parallèle, venu rejoindre son compagnon, qui vint révéler un peu plus l'étendue du désordre.

Même si la tempête avait cessé, il semblait que le niveau des eaux avaient légèrement monté depuis quelques minutes. La statuette de Pélugin trempait maintenant jusqu'aux fesses, et ses dernières gonflaient à mesure de son imbibation.

Anoy fut saisi devant l'étendue maritime, son esprit divagua. Ayno saisit la statuette, et tenta vainement de la réanimer en frottant avec répugnance les parties gonflées du bois. Il murmura un "M'entendez-vous ?" qui se dirigea sans revenir jusqu'au fond du temple. De petites vaguelettes de voix se répandirent en fendant le filet d'eau à ses pieds de tracés ronds. Et le silence revint, entrecoupé de nouveaux rayons d'or.

Anoy se leva et scruta l'étendu de l'espace sacré qui était plus grand que l'obscurité nocturne ne l'avait laissé entrevoir. Ni le toit ni l'extrémité nord du temple n'était visible malgré le matin qui avait maintenant étiré ses bras. L'extrême richesse des décorations, tableaux et sculptures révélées, mais aussi les vaisselles, instruments de musique et livres en tout genre, montraient que le lieu devait être fréquenté, peut-être même habité. Mais les dorures, les tapisseries et les bibliothèques ne s'étendaient que sur une centaine de mètres, et derrière, les murs devenaient nus. Ce vide semblait alors s'étendre sur une distance infinie, car l'aurore ne semblait pas pouvoir chasser la nuit qui attendait au fond de la pièce.

En voulant refaire ses lacets, Ayno jugea préférable d'enlever ses bottes baignantes que la semelle droite trouée rendait désagréables.

En regardant la porte d'entrée, il vit qu'une petite cascade se formait sur les marches de l'entrée du temple, et que des petits bras d'eau embrassaient les colonnes qui l'avaient abrité aux premiers temps de la tempête. Dehors, la place était encore déserte, que le soleil effleurait tout juste. Il referma vite cette image en ramenant avec grand effort vers lui les deux battants de la porte d'entrée pour empêcher que cette cascade ne se répandît et finît par attirer l'attention sur cet endroit.

En verrouillant cette nouvelle écluse, Anoy ramenait à lui une masse d'eau. En même temps, une vague d'obscurité à laquelle ses yeux étaient plus accoutumées vint s'abattre sur l'intérieur. En se retournant pour voir cette vague qui ne revint jamais, l'image du ciel descendu à ses pieds lui apparut. Il vit, comme autant d'étoiles terrestres, les centaines de flèches que pouvait contenir son carquois échappées, déversées partout dans le temple. Trempées dans le fier acier des forgerons de sa famille, elles possédaient une qualité lumineuse unique, qui leur permettait de refléter le moindre éclat au centuple. Le peu de lumière qui traversait les quelques vitraux situés à plusieurs dizaines de mètres de Anoy, reluisait en centaines d'étoiles à ses pieds. En voulant ramasser quelques unes d'entre elles, il comprit qu'elles étaient sa seule source lumineuse à l'intérieur. La lumière du ciel ne semblait pas vouloir se diriger ici bas.

Il crut entendre un bruit. L'avait-on vu ? Anoy se fige, dans un moment de détresse intense, il crut entendre son père. Une voix intérieure se mit à parler. En tendant par réflexe son oreille, il crut entendre qu'on le regrettait au pays; l'Inconnu de son esprit se réveilla, et renferma la porte.

Et finalement, une voix finit par ressortir, mais depuis quelque part dans le temple. Il vit qu'elle provenait d'une lyre trônant en haut d'un promontoire que le vent avait mystérieusement épargné. En approchant l'oreille de cette dernière, il vit que cette dernière était capable de parler avec ses cordes. "Tu es la première source de chaleur que je rencontre depuis que j'ai quitté l'âtre de mon foyer. Les quelques auberges dans lesquelles je me suis encanaillé, tous les paysages si sublimes étaient-ils que j'ai pu traversés, n'ont pas réussi

à apporter une once de chaleur à mon coeur que tu as comblé en un instant." Il sent que les émotions d'icelle n'avaient pas une texture humaine ; il lui semble qu'elle fuit. Il prit la lyre géante et la plaça à la place de son arc qui avait disparu.

Revenant à lui, Aroy entend cette fois-ci distinctement un bruit provenant de la porte. Elle lui paraît trembler. Le niveau d'eau, qui ne cesse de monter, semble faire maintenant un contrepoids trop lourd pour permettre l'ouverture.

Aroy détourne le visage de la ligne jaunie qui arrive à se faufiler dans l'entrefilet de la porte d'entrée. Il doit fuir avant qu'on ne le découvre au milieu de cette profanation. La seule issue se situe maintenant de l'autre côté du temple ; la montée des eaux provient nécessairement de cet endroit.

Anoy s'enfonça lentement dans le temple. Avant de devenir nus, les murs étaient couverts d'énormes bibliothèques. Les étagères s'adaptaient aux tailles des livres

Anoy s'étonna du nombre de flèches que son carquois avait pu déversé. Les pieds trempant maintenant dans l'eau jusqu'à la cheville, les flèches qui s'étaient déversés dérivait toutes dans la direction de l'obscurité, happées dans des constellations traçant différentes formes. Parfois les flèches semblaient indiquer un danger, une forme menaçante, une chimère bondissante, un ours sauvage. Parfois les flèches traçaient des cartes entières, Anoy reconnaissant son pays natal, et d'autres lieux qu'il avait pu traverser ces trois derniers mois. Les flèches se mouvant tout autour de lui glissaient parfois doucement vers la droite, parfois se séparaient en plusieurs groupes.

Plus il avançait, plus le niveau d'eau montait et Anoy se retrouva bientôt à devoir nager. Enfin, cet effort fut rendu vain, parce qu'il vit que le niveau montait de plus en plus vite, et qu'il était amené vers le plafond invisible du temple.

Anoy pensa que son heure était venue. Fasciné par l'idée de mourir noyé dans un temple prestigieux, il se mit sur le dos, et se laissa bercer par les flots, qui, sans aucun mouvement, montaient progressivement.

La mort par noyade n'était pas sans noblesse. Il imagina son corps inerte se figer dans le reflux perpétuel des ondes, au terme d'une bataille qu'il espérait courte. Comment allait-il se comporter au moment fatidique?

La plupart des flèches coulaient plutôt que de rester à la surface. Elles disparaissaient plutôt que de rester à flot, ce que ne remarqua pas Anoy avant de remarquer que la lumière ne provenait plus d'elles, mais de la faible lumière des vitraux qui se rapprochaient lentement de lui.

Pensant qu'il n'y avait rien à faire si soudain son corps frappait le plafond, il n'y avait aucun intérêt à se débattre. L'espoir mal placé est absurde, immoral s'il ne reposait que sur une petite minute qui serait le temps maximal qu'il pourrait passer sous l'eau pour trouver une issue de secours, dont rien ne semblait indiquer la présence.

Si le plafond était placé à, disons, cent ou deux cent mètres, combien de temps lui restait-il à vivre ? Ne faudrait-il pas qu'il consacre ce temps restant à trouver un moyen pour s'en sortir ? Il faudrait déjà savoir à quelle vitesse le niveau monte actuellement.

Anoy fut tiré de ses réflexions par une nouvelle sensation de piquotement. Croyant que c'était une de ses flèches qui l'avait piqué, comme c'est parfois le cas lorsque des petites fentes déchirent un carquois de mauvais qualité, il se retourna pour voir à quelle distance se trouvait le fond, maintenant. Ne voyant rien d'autre qu'un ciel maritime constitué de flèches luisantes, il pensa que peut-être c'était Pélugin qui s'était réveillé. Il vérifia s'il était toujours dans sa poche, et vit que ce dernier était devenu une éponge, ronde et gonflée. Les yeux bouffis s'ouvrirent, et comme un poisson, il s'échappa des mains d'Anoy.

Trop surpris pour le poursuivre, et voyant qu'il s'enfonçait de toute façon trop profondément, Anoy se remit sur le dos et reprit le cours de ses pensées. Les fenêtres s'approchaient maintenant, elles qui devaient être à une cinquantaine de mètres, ou peut-être moins ? Leur grande tâche lumineuse s'agrandissait lentement, c'était la seule certitude.

En fermant les yeux, Anoy se laissa charmer par le chant rond de l'eau, inarticulé, d'une seule grande mesure aussi longue que grande. Il sortit lentement de son enveloppe corporelle, tenta de retrouver les sensations qu'il avait enfant dans son bain. Il mit la main dans ses cheveux pour les sentir flotter et ferma les yeux. Au lieu de voir le noir, ses yeux étaient remplis de tâches qui nageaient.

Les fenêtres s'approchaient maintenant de très près. Il s'approcha d'elle pour en sentir la matière. C'était une sorte de matière boisée translucide, qui, cela le rassura, était résistante. Par dépit de conscience, Anoy mit un grand coup de coude dedans, ce qui n'eut pas pour effet de la briser. Au moment du choc, les différentes cordes de la lyre qu'il portait autour de lui se mirent à vibrer d'elle-même. Il sentit à nouveau un mouvement dans son dos, et en se retournant, vit qu'une foule de petits poissons, que la lumière de la fenêtre éclairait, le suivaient. L'eau s'était peuplée de tout un monde maritime, au-

tour des flèches qui semblaient concentrer l'affluence poissonnière.

Les petits poissons, venaient s'y frotter, et certains d'entre eux y laissaient quelques écailles en se coupant parfois sur tout leur long.

Anoy frappa une seconde fois contre la vitre, et la musique déclenchée par la lyre, comme la première fois, se transforma en voix

“Se laisser vivre, n'est-il pas se laisser mourir? Et se laisser mourir ne reviendrait-il pas à se suicider ?”



Cette dernière pensée lui fit

Du fond des eaux surgit un serpent de mer dont mille convolutions écrivaient dans l'eau un milliers de signes, rappelant chacun une personne connue, un chose vue récemment, une conversation ou une simple interjection. Tout l'espace du bassin se remplit de chair serpentine, les gouttes deviennent des écailles, et sur la tête du serpent géant, trône en silence une courbe humaine, féminine, sans forme ou rondeur. La déesse sans visage porte un masque descendant jusqu'au nombril, formant un menton pointu et blanc ivoire. Le serpent de mer se révèle avoir la tête du chien de l'entrée du temple, au regard perpendiculaire.

Les deux visages se tiennent immobiles dans l'entremêlement des écailles et les noeuds du corps du serpent. Aucune souplesse ne se dégage de ce mouvement. Il semble plutôt provoqué par l'entrechoquement logique de chaque écaille, une à une, à la vitesse du son, dans une harmonie numérique perpétuelle.

Tu sais que tu n'as pas le droit de te suicider, et comment peux-tu savoir si ce que tu commets est bien un suicide ? Si tu t'engages pour une guerre meurtrière, une cause perdue, ou un voyage sans retour loin de tes proches ? Toutes ces petites morts de la vie que l'on provoque parfois sciemment, sans même y penser, comme sont les ruptures, les désillusions, les fins en général, forment-elles à leur échelle autant de petits suicides ?

De même, si tu cherches uniquement à apaiser en toi une douleur qui devient trop vive, si ton but est au fond la recherche d'un remplacement, trouver quelque chose qui irait combler une absence, trouver un plein à un vide, si tu cherches seulement à ressusciter quelque chose, ne serait-il pas paradoxal d'appeler cela un suicide ?

La déesse refit claquer ses écailles en un millier d'éclats

Un des groupes de flèches qu'il avait suivi frappa contre un mur. Anoy se retourna, et vit la porte d'entrée du temple minuscule, en-dessous des quelques vitraux gigantesques qui la surplombait, au loin, s'ouvrir en grand dans un grand fracas. Une grande lumière blanche s'engouffra un peu plus dans la partie obscure qu'il parcourait, lui révélant les tracés de ces grands murs vierges qu'il suiv-

ait à l'aveugle. Des silhouettes lui semblèrent apparaître, englobées dans le halo de lumière, mais elles étaient trop petites pour qu'il puisse les distinguer.

Pris de panique, Anoy se sentit happé par un courant qui le ramenait vers l'entrée. L'eau baissait de

Anoy fut retrouvé dans le coma ? Avait-il trouvé la mort qu'il souhaitait si ardemment ?